

Le Jardin des supplices

Le jardin dont il est fait ici une luxuriante description n'existe nulle part, et la Chine, où il est censé se trouver, est une Chine imaginaire. Un jeune Français, qui a essayé de la politique sans y réussir, obtient de la complaisance d'un ministre une mission à Ceylan. Sur la paquebot, il se lie avec une énigmatique Anglaise, miss Clara, une névrosée avide d'émotions violentes. Il abandonne sa mission et suit miss Clara en Chine où il aura à subir le spectacle ou le récit d'horreurs savamment graduées. Pour commencer, elle invite son amant à venir avec elle donner à manger aux forçats. Sur un pont qui mène au baignoire et qu'empistent des odeurs nauséabondes, on achète des viandes pourries, pleines de vers, que l'on fait porter par un boy dans des paniers, et c'est cette nourriture que l'on va tendre, au bout d'une longue fourchette de fer, à des forçats enfermés par huit ou dix dans des cages, comme des bêtes fauves. Ils s'en arrachent les morceaux avec de véritables rugissements, et dans l'une des cages miss Clara reconnaît l'un de ses amants d'un jour, un poète, auquel elle récite quelques strophes de ses vers pour s'en faire reconnaître, mais le pauvre diable est devenu fou !

De là on arrive à ce fameux jardin des supplices, qui occupe le centre du baignoire, et dont l'humus, fécondé par les cadavres de trente mille coolies qui ont péri dans les gigantesques terrassements qu'il a fallu opérer pour le construire, produit la végétation la plus intense, les fleurs les plus rares et les plus éblouissantes : « Vois, mon amour, dit miss Clara, comme les Chinois sont de merveilleux artistes et comme ils savent rendre la nature complice de leurs raffinements de cruauté !... En notre affreuse Europe, qui depuis si longtemps ignore ce que c'est que la beauté, on supplicie secrètement au fond des geôles ou sur des places publiques, parmi d'ignobles foules avinées... Ici, c'est parmi les fleurs, parmi l'enchantement prodigieux et le prodigieux silence de toutes les fleurs, que se dressent les instruments de torture et de mort, les pals, les gibets, les croix... Tu vas les voir tout à l'heure, si intimement mêlés aux splendeurs de cette orgie florale, aux enchantements de cette nature unique et magique, qu'ils semblent, en quelque sorte, faire corps avec elle, être les fleurs miraculeuses de ce sol et de cette lumière... »

Et la promenade commence, un véritable cauchemar. Dans les parterres de fleurs, dans les salles de verdure ménagées çà et là, partout s'étalent des instruments de supplice : banquettes de bois armées de chaînes et de colliers de bronze, tables de fer en forme de croix, billots, grils, gibets, machines à écartèlement automatique, lits bardés de lames coupantes, hérissés de pointes de fer, carcans, chevalets, roues, chaudières et bassines au-dessus de foyers éteints, etc. Des plaques de sang rougissent la terre, et des morceaux de viande humaine, qui ont volé sous les coups de fouet et des lanières de cuir, sont restés accrochés aux fleurs et aux feuilles.

« Les plantes, les arbres, l'atmosphère, le sol, étaient pleins de mouches, d'insectes ivres, de coléoptères farouches et batailleurs, de moustiques gorgés. Toute la faune des cadavres éclosait là, par myriades, autour de nous, dans le soleil ; des larves immondes grouillaient dans les mares rouges, tombaient des branches, en grappes molles... » Les visiteurs ne sont arrivés qu'à la fin de la journée ; assez tôt cependant pour voir les tortionnaires emporter sur une civière une masse sanguinolente : c'est un écorché vif dont le bourreau porte la peau sur le bras. Depuis le commencement de leur promenade une cloche tinte, de loin en loin : ils s'approchent, c'est un autre supplice, emprunté par les Chinois aux Coréens. Sous la lourde masse de bronze que manœuvrent à grand'peine quatre forçats demi-nus, ruisselants de sueur, agonise un condamné, tué lentement et horriblement par les secousses nerveuses que produisent les vibrations de la cloche. Ailleurs, des rangées d'arbres creux sont habités par des spectres grimaçants qui y râlent dans une torture prolongée à loisir...

La philosophie ou, si on l'aime mieux, le symbolisme de ce livre étrange, se trouve dans ces réflexions du narrateur : « Peu à peu, ma pensée se détache du jardin, des cirques de torture, des agonies sous les cloches, des arbres hantés de la douleur, des fleurs sanglantes et dévoratrices. Elle voudrait franchir le décor de ce charnier, pénétrer dans la lumière pure, frapper enfin aux Portes de vie. Hélas ! les Portes de vie ne s'ouvrent jamais que sur la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et les jardins de la mort. Et l'univers m'apparaît comme un immense, un inexorable jardin des supplices. Partout du sang, et là où il y a le plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs, sucent les os, vous retournent la peau avec des faces sinistres de joie... Ah ! oui, le jardin des supplices ! Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge ; et les lois, et les institutions sociales, et la

justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine. Ce que j'ai vu aujourd'hui, ce que j'ai entendu, existe et crie et hurle au-delà de ce jardin, qui n'est plus pour moi qu'un symbole sur toute la terre. J'ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part. »

Ch.[arles] M.[AURRAS]

Revue encyclopédique, tome 10, 1900, n° 331, p. 19